

Accueil de Monsieur Alain DUHAMEL

*

Monsieur,

Le jour où vous êtes né, la ville de Lille a été investie par les troupes allemandes – les troupes françaises, encerclées, se rendirent le lendemain. Faut-il voir, en réaction à ce souvenir, un signe récurrent de votre liberté de parole et de vos engagements de journaliste politique pour toujours plus de liberté, au risque d'être soit privé d'antenne, comme en 2007 où, après avoir contesté la nomination de Ségolène Royal à la candidature à l'élection présidentielle, vous déclarez que vous voterez François Bayrou, soit critiqué, à la sortie en 2012 du film *Les nouveaux chiens de garde*, par exemple ? Et votre « oui » à l'élection européenne en 2005 vous a valu des critiques acerbes venues de tous les bords de l'échiquier politique. Mais vous avez tenu bon !

Et faut-il voir un autre signe de votre volonté de construire une œuvre dans le fait que votre ville de naissance, Caen, détruite à presque 70 % durant la Seconde Guerre mondiale, offre maintenant le visage d'une ville aux rues bien sagement rectilignes et dotée d'une unité architecturale qui, sous des dehors lisses, vibre en réalité d'une indépendance notoire ? Sur la ville et sa prégnance dans la vie d'un citoyen, Julien Gracq a écrit des pages sensibles dans *La Forme d'une ville*, et bien des phrases de Gracq pourraient être signées par vous.

Votre carrière se poursuit à un rythme très soutenu – non « molto agitato » plutôt « allegro risoluto » et « a tempo giusto », pour emprunter à la musique des termes dont tous les interprètes savent qu'ils sont des indications que le chef d'orchestre a toute latitude de modeler à sa guise –. Vous écrivez dans des journaux très divers quant à leurs attendus idéologiques : du *Monde* aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*, du *Point* à *Nice-Matin* et à *Libération*. Mise en pratique constamment affirmée et assumée de ce que vous confiez dans *Une histoire personnelle de la V^e République* : « Dans mon Panthéon personnel, le général de Gaulle et Pierre Mendès-France trônent toujours en vis-à-vis au-dessus des autres. » Ce que Michel del Castillo résumait dans son *Journal de l'année 1999* par la formule : « J'ai toujours pensé que la grandeur du journaliste se mesurait par son indépendance. » Vous avez chroniqué ou vous chroniquez aussi, parfois sur Europe 1 avec notre confrère Jean Matouk, sur France Culture, France 2, Europe 1 et Antenne 2 ou RTL – le verbe chroniquer existe, y compris dans le *Bescherelle*, il n'est pas véritablement agréable à l'oreille, il est pourtant si efficace, tant il se rapproche du verbe croquer... Vos chroniques et vos éditoriaux sont très suivis, au moins autant par ce qu'ils expriment que par ce qu'ils laissent à penser aux auditeurs, en toute conscience d'eux-mêmes, bien que parfois vos choix personnels transparaissent – la retraite par répartition ou la candidature présidentielle de Dominique Strauss-Kahn, en 2012, en sont des exemples.

Et certaines des émissions que vous avez animées, seul ou en collaboration, restent dans nos mémoires : « Mots croisés » avec Arlette Chabot – le regard perçant et la question toujours bien venue que déployait Madame Chabot ajoutait du piment à votre façon courtoise mais incisive d'interroger vos invités –. « Cartes sur table » portait bien son nom : mettre cartes sur tables, c'est dévoiler, peut-être se dévoiler, alors que jouer cartes sur table, c'est se montrer le plus sincère possible dès le début du jeu. De « mettre » à « jouer » cartes sur tables, il y a un pas : celui qui va du petit pas au grand pas, de la réticence calculée à la franchise immédiate. On sait que Salomé se livra à la danse des sept voiles pour mieux faire excécuter Jean-Baptiste. On sait aussi que la tentatrice Carmen lisait l'avenir dans les cartes.

Dans mon propos, pas de métaphore qui caractériserait vos émissions, seulement une constatation : se dévoiler avec la plus grande sincérité est parfois un exercice difficile pour celles et ceux qui croient détenir naturellement le pouvoir alors qu'il leur a été confié de manière transitoire. Rien de tout cela chez vous, uniquement la volonté de permettre à vos invités de se mettre à table sans se contraindre à ne penser qu'à leur régime, pour le plus grand bien des auditeurs qui ont droit

à la vérité, c'est cela votre « décision irréversible » de « devenir journaliste politique » et, si possible, « commentateur et éditorialiste. », ce que vous écrivez dans *Une histoire personnelle de la V^e République*. « Question ouverte » et « 100 minutes pour convaincre », autre série d'émissions, se précisaient déjà dans « L'Heure de vérité » et « À armes égales », prouvant ainsi que votre décision était bien irréversible, ce en quoi vous contredites avec brio le chancelier Bismarck : « Un journaliste, c'est quelqu'un qui a manqué sa vocation », disait-il avec la verdeur et la rouerie de son langage. Vous n'avez pas manqué la vôtre, commencée à l'Institut d'études politiques de Paris, en 1962 – Institut où vous avez enseigné pendant vingt ans – et reconnue par votre élection à l'Académie des sciences morales et politiques, le 10 décembre 2012, au fauteuil de l'historien Jacques Dupâquier de qui les travaux pionniers sur l'histoire des populations et la démographie historique font autorité. Par parenthèse, lorsque vous écrivez dans votre discours de réception à cette Académie, discours intitulé « La vie et les travaux de Jacques Dupâquier » : « sa fougue ne laissait pas un instant ses convictions en repos. Le grand savant se veut aussi un intellectuel engagé. », n'est-ce pas votre autoportrait que vous gravez en creux ? Sachez, Monsieur, que l'Académie des sciences morales et politiques est à Nîmes chère à notre cœur : François Guizot, ministre de l'Instruction publique, obtint de Louis-Philippe l'ordonnance royale du 26 octobre 1832, qui la restaura dans ses prérogatives et attributions. Raison supplémentaire pour vous accueillir à l'Académie de Nîmes – Guizot était membre des deux Académies.

Il y a une grande unité dans les titres de vos émissions : tous ont affaire à une maïeutique essentielle pour éclairer le moi politique, si ce n'est le sur-moi de celles et ceux que vous invitez. Vous y réussissez avec le sourire et une apparente décontraction – qui ne se souvient de votre façon d'ouvrir grand les yeux en vous penchant sur la table ou en vous cambrant dans votre fauteuil et en jouant des mains quand votre interlocuteur vous étonne par sa naïveté, feinte ou pas, et par sa réponse dilatoire –, sourire et décontraction qui vous conduisent à pousser toujours plus avant votre mise à la question, certes par les mots et non par la violence. Et les débats pour les présidentielles que vous avez animés ont-ils pesé sur les résultats ? Bien malin qui pourrait le dire tant vous vous êtes efforcé d'observer la plus grande objectivité – 1974 : en compagnie de Jacqueline Baudrier, débat télévisé du second tour entre Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand. 1995 : avec Guillaume Durand, débat entre Jacques Chirac et Lionel Jospin. On pouvait même se demander si les candidats n'étaient pas plus impressionnés que vous-même et vos confrères ne l'étaient ! Je me souviens d'une remarque de Laure Adler : « Je suis peut-être vache dans mes questions, mais Duhamel l'est beaucoup plus que moi. Il est courtoisement vache. » Qu'en dites-vous ? Ah, les journalistes ne se passent, voire ne se pardonnent, rien.

À votre métier de journaliste dans la presse écrite et parlée vous ajoutez un travail d'écrivain, vous l'accompagnez pourrais-je dire. La vingtaine de livres que vous avez publiés chez les meilleurs éditeurs – Plon, le plus ancien (1852) et le mieux représenté y compris par ses multiples tribulations, Grasset, Gallimard et Flammarion – balise un chemin dans l'Histoire, que nous souhaitons le plus long possible, chemin que vous empruntez à partir des deux dernières décennies du XX^e siècle. Certains des personnages emblématiques de cette période ont droit à plus de titres que d'autres – François Mitterrand en a trois, les autres présidents reçoivent la portion congrue – et le Général de Gaulle est associé à François Mitterrand dans un de vos livres majeurs dont le titre résume à lui seul ce que les historiens futurs retiendront vraisemblablement des quarante premières années de la Cinquième République : *De Gaulle-Mitterrand. La marque et la trace*, publié chez Flammarion en 1991. Vous y associez les deux hommes d'État qui, en principe opposés dans leur idée de la France, se rejoignent sur bien des aspects de leur personnalité, de leur conduite de la République aussi : dans une vie, la politique mérite d'être convoquée, à condition qu'elle devienne le politique, ce qui rend le destin, personnel et collectif, digne de mémoire et de considération, malgré les faiblesses qui marquent inévitablement un ou plusieurs mandats et leurs mandataires. « Nous ne voulons pas d'une politique sans morale, parce que nous savons que cette morale est seule à justifier la politique » écrit Albert Camus dans *Au service de l'homme*. Leçon à méditer, en toute humilité mais avec altruisme, et pas seulement en politique.

Dans vos livres, vous passez en revue (la revue n'est pas que militaire...) les hommes et femmes politiques et leurs idées – ce ne sont pas toujours des idéaux –, leurs ambitions plus ou moins légitimes, leurs petitesesses, leurs prétentions ou leurs prétendances (le néologisme sous-tend parfaitement la philosophie de votre *Les Prétendants*, paru chez Gallimard en 1983). Vous rappelez leurs déclarations, leurs passions et leurs vrais engagements aussi. Vous menez cette revue avec une distance que la presse parlée vous a certainement apprise, par le temps compté de son immédiateté : aller à l'essentiel est le sel de la vie et de l'action, encore faut-il le dire sans cesse. Pourtant, vos *Portraits souvenirs* (titre à la Cocteau, le Cocteau grave de *Clair-obscur* et du *Cordon ombilical*) et *Une histoire personnelle de la V^e République* sonnent un peu comme la somme et la quintessence de votre contact fréquent avec la société française, avec ses citoyens et ses représentants, dont Astérix – heureusement, vous nous avez épargné Obélix ! Nombre de vos pages réussissent leur passage au « gueuloir » flaubertien, comme votre voix sonne à la radio et à la télévision avec plénitude, chaleur et précision. Ainsi, lue dans sa diachronie, votre œuvre écrite est une chronique, plus qu'un témoignage seulement par un observateur du quotidien de la et du politique. Ce que Lancelot de la Popelinière, auteur en 1599 de *L'histoire des histoires avec l'idée de l'histoire accomplie des François*, appelait « un Narré général, éloquent et judicieux des plus notables actions des hommes, et autres accidents y représentés, selon les temps, les lieux, leurs causes, progrès et événements. » Heureusement, si nous ne partageons pas toujours vos conclusions, nous pouvons les discuter, les contester. Vous ne laissez pas indifférent.

La biographie nous apprend que vous êtes le frère de Jean-François Duhamel, médecin pédiâtre et universitaire, et de Patrice Duhamel, qui fut directeur de France Télévisions. France Duhamel, votre épouse, est professeure agrégée de musique et chef d'orchestre – elle dirige l'Orchestre de l'Institut Montaigne – et vous avez deux enfants, Arnaud et Valérie. Dans ces parcours professionnels, pouvons-nous lire une vaste unité familiale : l'art, l'enfant, l'enseignement, la diffusion des idées vers le plus grand nombre et la variété des réponses proposées aux questions posées, autrement dit l'ouverture à l'autre et le souci de la communication ?

En revanche, vous n'avez aucun lien de parenté ni avec Olivier Duhamel, politologue, ni avec Georges Duhamel et son fils Jérôme. Cependant vous partagez avec Georges Duhamel une semblable attitude européenne : vous êtes un européen convaincu, bien que vous connaissiez les faiblesses et les avancées de l'Europe. Dans *Géographie cordiale de l'Europe*, essai publié au Mercure de France en 1931, Georges Duhamel définissait l'Europe comme un territoire de liberté, de tolérance et d'identité à conquérir sans cesse face aux errements de l'Histoire, ce qu'Albert Camus défendra de même avec une constance humaniste.

Nous sommes heureux de vous recevoir ici à l'Académie de Nîmes, comme nous le sommes toujours quand des académiciennes et des académiciens nous rejoignent pour partager leur présence, leur savoir, leur compétence dans les travaux qui enrichissent la vie académique par l'expérience engrangée au cours de leur carrière. Nous le sommes d'autant plus que l'Académie de Nîmes compte actuellement parmi ses membres très peu de journalistes.

« Silence ! C'est un journaliste, des gens qu'il faut aussi ménager parce que leur plume a souvent bien mauvaise langue », écrivait le biologiste, botaniste, pédagogue (Marcel Proust fut l'un de ses élèves) et humoriste érudit, aimable et parfois désabusé, Marie-Louis-Georges Colomb, dit Christophe, non dans *Les facéties du Sapeur Camenber*, qui contient bon nombre de « vacheries », pour rester dans le domaine linguistique cher à Laure Adler, mais dans *L'Idée fixe du savant Cosinus*, tous livres qui nous enchantent et nous questionnent encore. Monsieur et cher confrère, nous faisons silence et vous avez la parole pour nous montrer que, la plume du journaliste aurait-elle « souvent » bien mauvaise langue, elle ne l'a pas « toujours », ce dont nous ne douterons pas en vous écoutant.

Jean-Louis Meunier,
Président